

## LA TRIMARDE

En pays Couserans, le promeneur se plaît à regarder les flancs des Pyrénées ariégeoises, délassant ses pieds fatigués dans les eaux du Couech. Peu se souviennent que la Trimarde parcourait ces mêmes sentiers, un bâton à la main, son grand sac sur le dos. Elle était vieille la Trimarde. On ne pouvait plus compter le nombre de ses rides tant il y en avait sur sa peau flétriissant. Il ne lui restait pas beaucoup de cheveux non plus, mais, par coquetterie peut-être, elle cachait sa calvitie sous un fichu terne et usé. Ses jambes maigres et arquées ne tremblaient pourtant pas lorsqu'elle mettait un pied devant l'autre. Elle marchait. On eut dit qu'elle ne pouvait faire que ça. Marcher quand la nuit tombe.

Mais on raconte aussi que la Trimarde arpentait les chemins avec un but précis, qu'elle partait chaque soir à la chasse aux enfants qui, imprudents, étaient restés dehors trop longtemps malgré les appels répétés de leurs parents. On dit qu'elle était vive, et que d'un bras, d'un seul, attrapait les petits et les fourrait dans son grand sac. On ne sait pas ce qu'elle faisait de ces enfants. On ne veut pas le savoir. Certains disent qu'elle les mangeait. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne les revoyait jamais.

La petite Jeanne vivait dans un village non loin de Castillons. Les vieux du village lui avaient raconté l'histoire de la Trimarde. Comme tous les enfants, elle en avait peur. Mais elle voulait en savoir plus. Elle posait des questions. Personne ne savait vraiment grand-chose. Elle essaya bien de rester dehors un peu trop longtemps à la nuit tombante. En vain, la Trimarde n'était pas alors dans le coin. Alors quand elle fût assez grande, Jeanne prit son baluchon et partit. Elle fit le tour du Biros, s'avança dans les montagnes jusqu'en Espagne, descendit à Saint-Girons. Pendant soixante ans, elle suivit les traces de la Trimarde, récoltant au passage les histoires des gens, racontant la sienne contre un bol de soupe ou une miche de pain. Dans tous le pays, les gens connaissaient Jeanne, riant gentiment sous le coude. On n'avait pas idée de parcourir tous ces kilomètres pour une chimère d'enfant ! Mais dans le fond, on l'aimait bien la Jeanne. Et elle y croyait, à sa chimère.

Un jour enfin, elle aperçut au loin le sac de cuir usé, la silhouette courbée, le fichu noué sur une poignée de cheveux. Jeanne accéléra le pas. La silhouette noire encore inaccessible, elle courut, aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettaient. Mais rien n'y faisait, la distance ne diminuait pas. La Trimarde en vue, Jeanne courut plus vite encore mais le souffle vint à lui manquer. Elle tomba, épuisée, en travers du chemin.

La nuit tombait et Jeanne alluma un feu sur le bord de la route. Son corps ne pourrait pas repartir avant longtemps. La fatigue avait gagné jusqu'à ses os. Vulnérable, ses peurs d'enfants reparurent. Les loups, les farfadets, les ogres, tout le bestiaire angoissant revint la hanter. A sa tête, la Trimarde. Jeanne se ressaisit au bruit de pas s'approchant. Une très vieille femme demanda à se joindre à elle. Elle posa son bâton, son sac à dos vide, retira son fichu et laissa les flammes réchauffer son crâne presque nu. Jeanne comprit. Le temps prêtait à la conversation. Les deux femmes échangèrent leurs mémoires de voyages. Deux petites vieilles discutant des affres de la vie sur les routes, des rencontres heureuses... Et Jeanne savait. La Trimarde ne tuait pas ; elle était simplement là, elle accompagnait dans la mort les jeunes enfants qui, imprudents, étaient restés dehors trop longtemps malgré les appels répétés de leurs parents.

Les gens du pays ne racontent plus aujourd'hui l'histoire de la Trimarde et voilà bien des années que Jeanne s'en est allée. En Couserans, le promeneur se plaît à regarder un paysage dont un personnage s'est discrètement effacé.